



**HAL**  
open science

## “ Femme du cimetièrè ” (Extrait de Medaliony, version bilingue)

Malgorzata Smorağ-Goldberg

### ► To cite this version:

Malgorzata Smorağ-Goldberg. “ Femme du cimetièrè ” (Extrait de Medaliony, version bilingue). Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2007, “ Genius loci face à la mondialisation ”, 6, p. 214-222. hal-02177768

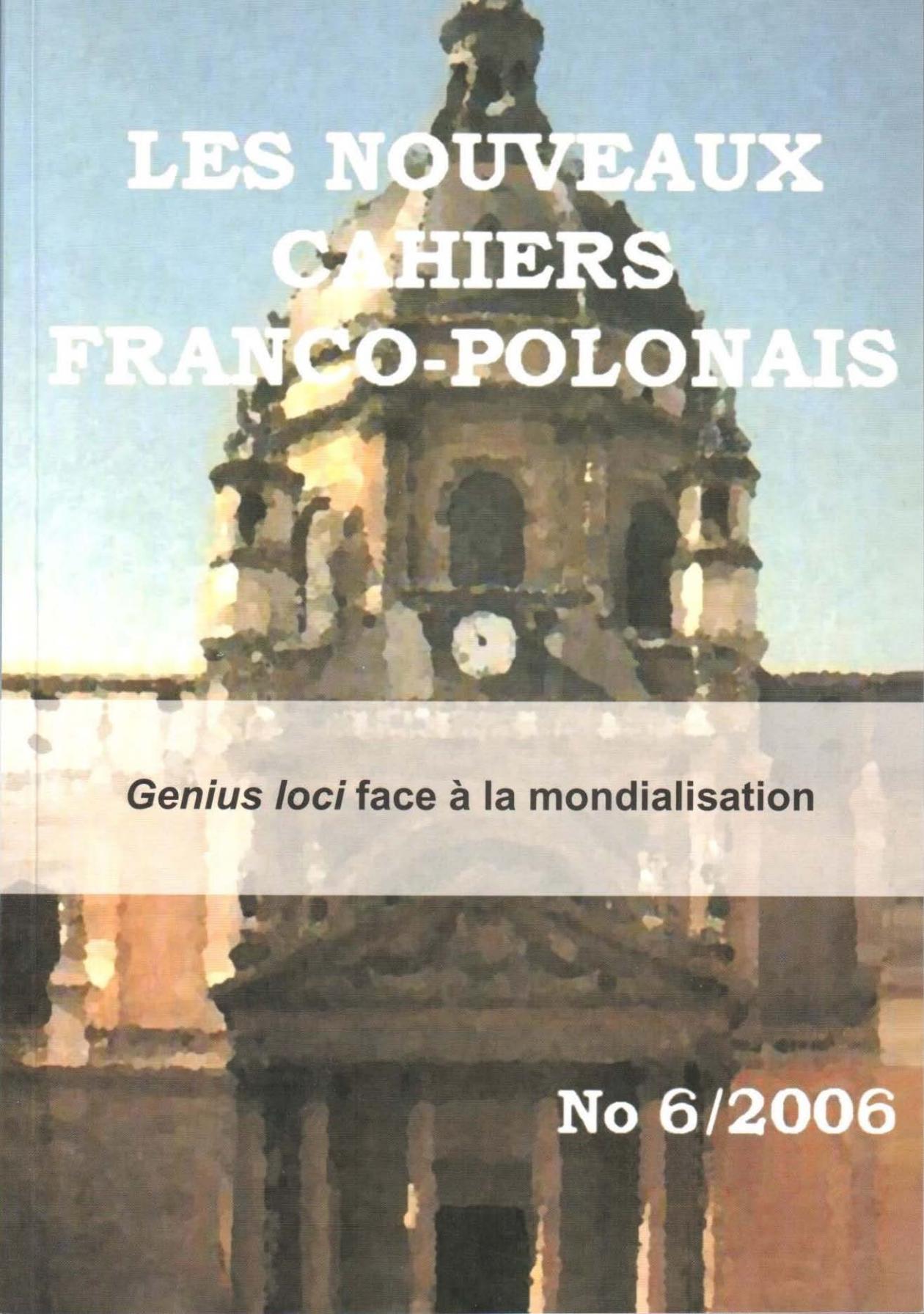
**HAL Id: hal-02177768**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02177768>**

Submitted on 9 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LES NOUVEAUX  
CAHIERS  
FRANCO-POLONAIS**

*Genius loci* face à la mondialisation

**No 6/2006**

ZOFIA NAŁKOWSKA

Travail commun du séminaire de traduction littéraire Master I/Master, II  
sous la direction de Małgorzata Smorağ-Goldberg :  
Marta Majewska, Miriam Mazur, Maria Mérigot, Agnès Piedel, Yan Tomaszewski,  
Yoko Anouma-Oger, Joanna Zulaf, avec la participation occasionnelle de Christophe  
Biniek, Dorota Felman, Ewa Wohn et Marcin Zagrodzki.

## « FEMME DU CIMETIÈRE »

(Extrait de *Medaliony*, version bilingue)

Le chemin qui mène au cimetière traverse la ville du côté du mur. Toutes les fenêtres et les balcons, autrefois débordant de gens emprisonnés et entassés qui s'efforçaient de voir quelque chose au-delà du mur – sont aujourd'hui déserts. Cela fait longtemps que dans le passage, on aperçoit, quelque part au deuxième étage, cette même fenêtre, toujours ouverte avec derrière une corniche décrochée traînant un rideau noirci, une fleur desséchée dans son pot et toujours ouverte, elle aussi, cette même porte d'un buffet bon marché adossé à l'un des murs de la pièce. Des mois passent et personne ne redresse la corniche, ni ne referme la porte du buffet. Le chemin du cimetière se transforme peu à peu d'un lieu des vivants en un lieu des morts. Pourtant, bien que ceint d'un cadre architectural vide, ce lieu n'est pas encore sorti du cadre de la vie. Car voilà que l'on entend et que l'on voit. Surplombant la fraîcheur des arbres du cimetière d'un vert si tendre des volutes de fumée montent au ciel. Parfois une longue flemme les transperce telle une étroite écharpe rouge flottant au vent. Au-dessus, le mugissement lointain d'un aéroplane traverse le ciel. Des mois se succèdent et cela ne change pas, cela dure. De partout arrivent des nouvelles annonces de décès. P. est mort au camp, K. est morte dans une petite gare de chemin de fer arrêtée dans la rue et déportée. Les gens meurent par tous les moyens, pour toutes les raisons possibles, sous n'importe quel prétexte. Il semblerait qu'ils soient tous morts, qu'il n'y ait plus à s'obstiner, plus à quoi s'accrocher. Tellement cette mort-là est partout.

Dans les sous-sols des chapelles funéraires, des cercueils s'alignent faisant la queue pour être enterrés. La mort ordinaire, intime, face à l'immensité de la mort collective paraît inconvenante. Mais plus honteuse encore est la vie. Plus rien du monde ancien n'est vrai, plus rien n'a survécu. Il est donné aux hommes de vivre des choses au-dessus de leurs moyens. L'effroi se dresse entre eux,

les séparant les uns des autres. A tout moment, on peut devenir, l'un pour l'autre, l'instrument de la mort. La réalité est supportable, car elle n'est pas donnée à vivre dans sa totalité. Ou du moins pas simultanément. Elle nous atteint par bribes d'événements, lambeaux de récits, échos de coup de feu, par des fumées lointaines qui se dissipent dans le ciel, par des incendies, dont l'Histoire dira qu'ils se réduisent en cendres. Cette réalité lointaine qui en même temps se déroule derrière la porte, n'est pas vraie. Seule sa représentation mentale permet de la saisir, de l'immobiliser et de la comprendre. Nous traversons encore une fois l'allée du cimetière. En ce moment a lieu, en toute solennité, le banquet printanier des morts. Morts depuis longtemps déjà et d'une mort ordinaire. Ils ne disent que leur nom et prénom, la date, rappellent plus rarement leur profession et leurs fonctions. Parfois, au passage, ils supplient à mi-voix pour un soupir adressé à Dieu. C'est peu. Ils sont postés toujours aux mêmes endroits, disent toujours la même chose, prennent la parole avec parcimonie, gênés par le caractère conventionnel de la situation. Ils veulent si peu, ils ne s'imposent pas, ils n'exigent rien. Ils ne font que se rappeler à notre bon souvenir, il leur suffit juste un peu d'attention. L'encouragement vient parfois d'un membre de la famille proche qui sert d'intermédiaire et incite à parler. Une épouse anonyme, accompagnée de ses enfants «élevant à la mémoire de son mari ce tombeau» dit, dans un murmure gravé dans la pierre, qu'il était le meilleur. Une jeune fille morte, elle aussi, depuis longtemps, jure, en lettres verdies par la mousse, l'attachement éternel à sa mère bien aimée. Cette tombe est sans croix. Sur le socle d'un tombeau brun, on a inscrit des mots aujourd'hui incompréhensibles. Du stade avancé de notre évolution se lit l'abîme infini du futur, on peut y apercevoir non pas les ténèbres d'une mort éternelle, mais l'éclat nourricier de la vie, éternelle elle aussi et toujours plus puissante. La femme chargée de l'entretien des tombes s'avance le long de la rangée où s'alignent les morts. Elle tient dans ses mains les emblèmes de sa fonction : le balai et l'arrosoir. Elle pose son arrosoir près du puits, sur une pierre plate, et tire l'eau. Là, près de la clôture, le cimetière est couvert de verdure, les tombes s'alignent en petites parcelles plantées de pensées bleues et jaunes. Le muguet fleurit et embaume, c'est bientôt le tour des lilas.

L'air résonne des appels du merle, comme il résonnait chaque printemps, là-bas, dans la maison de l'enfance. Un petit mulot trotte entre les pensées, grimpe sur leurs tiges pour grignoter quelque chose. Au-dessus du cimetière, dans le silence du ciel béant, s'enfoncent tous les quarts d'heure, lentement, un avion ; venant directement de la piste de décollage, il dessine tout en douceur une courbe, pour ensuite s'éloigner au-delà des murs du ghetto. On ne voit pas les bombes qu'il largue dans le silence. Mais sur les traces de sa trajectoire, au bout d'un certain temps, s'élèvent de longues et étroites volutes de fumée. Plus tard,

on peut aussi apercevoir des flemmes. La femme du cimetière, après avoir rempli son arrosoir, s'éloigne du côté des fleurs. C'est la même femme avec laquelle on échange ici quelques propos sur les choses de la mort. En temps d'épouvante, le cimetière devient l'unique lieu de calme et de sécurité ; on y vient comme au jardin de la maison familiale, comme à l'adresse la plus sûre, en ces temps de troubles. Elle ébranla même cette dernière certitude que j'avais.

– Ici les tombes sont meilleures, disait-elle alors. Elles sont meilleures, car il y fait plus sec. Le corps repose, mais ne se décompose pas, il ne fait que se dessécher. Là-bas, dans le trou, il fait humide, là-bas les places sont moins chères. Là-bas ne rentrent que deux cercueils, l'un sur l'autre. Elle était d'un naturel doux et tendre. Et avec ça, elle connaissait son affaire, donnait de bons conseils ; consolait quand il fallait. Elle était toute blanche et potelée, ne s'en faisait pas pour grand chose, avec toujours une explication à tout. Ici on est en haut disait-elle. Une fois quand on y a déterré une morte, elle n'avait pas changé pour un sou. C'est son mari qui l'a fait déterrer. Elle était jeune et avait été mise en bière dans une robe blanche. Eh bien, même la robe était restée toute blanche ! Comme si on l'avait enterrée hier ! C'était pas très clair pourquoi il l'avait fait sortir. Elle avait bien sa petite explication. On l'avait déterrée pour le procès, parce qu'il avait porté plainte contre les docteurs ; ils l'ont pas assez surveillée qu'il disait. Après la naissance de son premier, elle a sauté par la fenêtre et s'était tuée sur le coup. Et elle avait pas été bien soignée. Alors on l'a déterrée et on l'avait emmenée à l'hôpital, pour une dissection. Puis on l'a ramenée et on l'a de nouveau enterrée. Mais elle avait plus sa robe blanche, c'en était une bleue. On l'avait enterrée, mais pas pour longtemps. A peine trois mois plus tard, voilà pas qu'on la déterrait à nouveau.

– Pourquoi ?

Parce que c'était son mari maintenant qui s'était pendu et qu'il fallait le mettre en terre. Ils ont agrandi et muré le trou. Et voilà qu'ils reposent là tous les deux. Comment s'est terminé le procès contre les docteurs... personne ne le sait. Sans doute ça n'a pas dû apporter de satisfaction au jeune mari, s'il a cherché à échapper à son chagrin jusqu'à dans la mort.

Puis le temps est venu où les bombes ont commencé à tomber sur le cimetière. Les sculptures et les médaillons brisés jonchaient les allées. Les tombeaux éventrés laissaient voir des cercueils fendus avec leurs morts. Mais la femme du cimetière avait, là aussi, gardé son calme habituel. Il faut pas s'en faire pour eux. Ils mourront pas une seconde fois, qu'elle disait. A présent cependant, quand elle est venue tirer l'eau, on voit à quel point elle est changée.

– Qu'est ce que vous avez ? Vous étiez malade ? Son visage blanc et rond, a perdu ses couleurs et s'est affaissé, son front s'est ridé à force de réfléchir, les yeux sont devenus fiévreux.

– Non, je n’ai rien – répond-t-elle, sombre. Sauf qu’on peut plus vivre ici. Même sa voix est devenue peu assurée, tremblante et assourdie.

On habite tout près du mur, nous autres, alors on entend tout ce qui se passe chez eux. Maintenant tout le monde sait ce qui s’y passe. On tire sur les gens dans la rue. On les brûle dans leurs appartements. La nuit, on entend de ces pleurs et de ces cris! Personne ne peut ni dormir, ni manger, c’est plus tenable. Vous croyez que c’est agréable à entendre ? Elle lança un regard alentour comme si les tombes de ce cimetière déserté pouvaient l’entendre.

– C’est des hommes tout de même, on a quand même de la peine pour eux – expliqua-t-elle. Mais, vous savez, pour nous autres, c’est mieux que les Allemands les tuent. Ils nous détestent pire que les Allemands... Elle semblait vexée, par mes paroles de naïve dénégation.

– Comment qui dit ça ? On a rien besoin de me dire. Je le sais. Tout le monde vous dira pareil, tous ceux qui les connaissent. Les Boches n’auraient qu’à perdre la guerre, et voilà que les Juifs nous massacrent tous, jusqu’au dernier. Vous y croyez pas vous ? Même les Allemands le disent. A la radio aussi, ils en ont parlé... Elle savait mieux, pour quelque raison, elle avait besoin d’y croire. Elle remit en place son arrosoir sur la pierre près du puits et s’est mise de nouveau à tirer l’eau. Quand elle eut terminé, elle releva la tête, toute renfrognée encore. Le front plissé, elle cligna nerveusement des yeux.

– C’est plus tenable, plus tenable..., répéta-t-elle. De ses mains tremblantes elle se mit à essuyer sur son visage quelques larmes faciles.

– Le pire, c’est que pour eux il n’y a plus aucun espoir, ajouta-t-elle tout bas, comme si elle avait toujours peur que quelqu’un l’entende. Ceux qui se défendent, sont abattus sur place. Et ceux qui ne se défendent pas sont emmenés en camions, pareil, pour être tués. Alors qu’est-ce qu’ils peuvent faire ? Ils les brûlent dans leurs maisons sans les laisser sortir. Alors les mères enveloppent les gosses dans ce qu’elles ont de plus doux, pour que ça fasse moins mal, et les jettent par les fenêtres sur le pavé ! Puis elles sautent aussi... Il y en a qui sautent avec le plus petit dans les bras...

Elle s’avança.

– Il y a un endroit de chez nous, d’où on pouvait voir un père en train de sauter, comme ça, avec un petit. Il essayait de le pousser, mais le garçon avait peur. Il était déjà debout, sur le rebord et il s’accrochait encore à la fenêtre, devant son père. Est-ce que le père l’a poussé ou quoi, ça on n’a pas vu. Mais ils sont tombés tous les deux, l’un après l’autre.

Elle sanglota encore une fois et s’essuya le visage de ses mains tremblantes.

– Même quand on le voit pas, nous on l’entend. C’est comme si quelque chose de mou s’écrasait par terre dans un bruit sourd. Ils sautent tout le temps, ils préférèrent sauter plutôt que de finir dans les flemmes, brûlés vifs...

Elle écoutait. Dans le cri alangui des oiseaux du cimetière, elle reconnaissait le bruit lointain des corps qui s'écrasaient contre la pierre. Elle souleva son arrosoir et repartit en direction des ses soucis jaunes et bleus poussant sur les tombes. Du côté de l'aéroport un nouvel avion arrivait dans le ciel s'approchant dans une large courbe des murs du ghetto. La réalité est supportable, car elle n'est pas donnée à vivre dans sa totalité. Elle nous atteint par bribes d'événements, lambeaux de récits. Nous avons entendu parler des cortèges où des hommes dans le calme se livraient sans protester à la mort. De ceux qui sautaient dans les flemmes, dans l'abîme. Mais nous sommes du bon côté du mur. La femme du cimetière a vu et entendu la même chose. Pour elle aussi, pourtant, la chose s'est tellement confondue avec son commentaire qu'elle en a perdu sa réalité.

## « KOBIEȚA CMENTARNA » (MEDALIONY)

Droga do cmentarza prowadzi przez miasto pod tamtym murem. Wszystkie okna i balkony – dawniej pełne uwieczonych, stłoczonych ludzi, wyglądających na świat zza muru – są dziś bezludne. W przejeździe już od dawna widać na jakimś drugim piętrze to samo okno, zawsze otwarte, a za nim obwisły gzyms z poczerniałą firanką, suchy kwiat w doniczce i też zawsze otwarte drzwiczki od taniego kredensu, stojącego pod ścianą pokoju. Mijają miesiące i nikt nie podnosi gzymsu ani drzwiczek od kredensu nie zamyka. Droga na cmentarz powoli z miejsca żywych zamienia się na miejsce umarłych. Ale, objęte pustą architektoniczną ramą, to miejsce jeszcze nie całkiem wyjęte jest z obrębu życia. Bo oto słyhać i oto widać. Ponad najświeższą, młodziutką zielenią cmentarnych drzew – czarnymi chmurami wstępują ku górze kłęby dymu. Czasami przesywa je długi płomień, jak wąska, czerwona, szybko migocząca szarfa na wietrze. Ponad wszystkim idzie przez niebo dalekie mruczenie aeroplanów. Mijają miesiące i to nie zmienia się, to trwa. Zewsząd nadchodzą wiadomości o zgonach. Umarł P. w obozie, umarła K. na jakiejś małej stacji kolejowej, schwyta na ulicy i wywieziona. Ludzie giną na wszelkie sposoby, wedle wszelkich kluczków, pod każdym pretekstem. Wydaje się, że nie żyją już wszyscy, że nie ma się przy czym upierać, nie ma przy czym obstawać. Tyle jest wszędzie tej śmierci. W podziemiach kaplic cmentarnych trumny stoją rzędami i oczekują niejako w ogonku na czas swego pogrzebu. Śmierć zwyczajna, osobista, wobec ogromu śmierci zbiorowej wydaje się czymś niewłaściwym. Ale rzeczą bardziej wstydliwą jest żyć. Nic z dawnego świata nie jest prawdziwe, nic nie zostało. Ludziom dane jest przeżywać rzeczy niejako ponad stan. Przerazenie staje pomiędzy nimi i odgradza ich od siebie. Jeden dla drugiego

o kaŹdej chwili staje się sposobnoŹcią do Źmierci. RzeczywistoŹć jest do wytrzymania, gdyŹ niecała dana jest w doŹwiadczeniu. Albo dana niejednocześnie. Dociera do nas w ułamkach zdarzeń, w strzepakach relacji, w echach wystrzałów, w dalekich dymach rozplywających się po niebie, w poŹarach, o których historia mówi, Źe „obracają w perzynę”, chociaŹ nikt nie rozumie tych słów. Ta rzeczywistoŹć, daleka i zarazem rozgrywająca się o Źcianę, nie jest prawdziwa. Dopiero myŹl o niej usiłuje pozbiierać ją, unieruchomić i zrozumieć. Idziemy jeszcze raz cmentarną aleją. Odbywa się teraz uroczysty raut wiosenny umarłych. Umarłych dawno juŹ i Źmiercią zwyczajną. Mówią tylko swoje imię i nazwisko, mówią datę, rzadziej przypominają zawód swój i godnoŹci. Niekiedy w przejŹciu proszą półgłosem o westchnienie do Boga. Jest to niewiele. Są tam zawsze w tych samych miejscach i mówią wciąŹ to samo, odzywają się powŹciagliwie, skrepowani swoim konwenansem. Chcą tak zupełnie mało, nie narzucają się, nie zobowiązują nas do niczego. Zaledwie przypominają się pamięci, wystarczy im odrobina uwagi. Zachęty dodaje niekiedy ktoś z najbliŹszej rodziny – niejako wprowadza i zarazem oŹmiela. JakaŹ bezimienna Źona z dziećmi, „kładąca meŹowi tę pamiątkę”, mówi kamiennym szeptem, Źe był najlepszy. JakaŹ córka, ze swej strony od dawna juŹ nieŹyjąca, Źlubuje zielonymi od mchu literami przywiązanie najukochańszej matce. Ten jeden grób jest bez krzyŹa. Na cokole brązowego pomnika wypisano niezrozumiałe dziŹs słowa. Patrząc z wysokiego stanowiska ewolucji w nieskończoną otchłań przyszłoŹci, dostrzegamy tam nie rozpaczliwe mroku wiecznej Źmierci, lecz żywiące blaski wiecznego i wciąŹ potęŹniejącego Źycia. Szpalerem umarłych nadciąga w tę stronę kobieta pielęgnująca kwiaty na grobach. Ma w rękach emblematy swej godnoŹci – miotłę i polewaczkę. Polewaczkę ustawia na płaskim kamieniu przy studni Źelaznej i pompuje do niej wodę. Na tym miejscu, juŹ bliskim ogrodzenia, cmentarz jest cały zatopiony zielenią, groby leŹą jak krótkie zagonki granatowych albo Źółtych bratków. Kwitną i pachną konwalie, juŹ za chwilę kwitnącą będą bzy. W powietrzu woła wilga, jak wołała kaŹdej wiosny tam, przy domu dzieciństwa. Myszka polna chodzi drobniutko międy bratkami, wspina się na ich łodygi, coŹ zjada. Na ciszę rozwartego szeroko nieba ponad cmentarzem co kwadrans wypływa od strony lotniska powolny aeroplan i zakreŹlając łagodny półokrąg odchodzi poza mury getta. Nie widać rzucanych w ciszy bomb. Ale Źladami jego przelotu po dłuŹszej chwili podnoszą się długie, wąskie zwoje dymu. PóŹniej dają się teŹ widzieć płomienie. Kobieta cmentarna napełniła polewaczkę i odchodzi z nią w stronę kwiatów. Jest to ta sama, z którą rozmawia się tu niekiedy o rzeczach Źmierci. W czasach groŹy przychodzi się na cmentarz, jako na jedyne miejsce spokoju i bezpieczeŹstwa, jak do ogródka przy domu rodzinnym. Jak pod najpewniejszy o tamtym czasie adres. Zachwiała i tą moją pewnoŹcią.

– Tutaj groby są lepsze – mówiła wtedy. – Tutaj groby są lepsze, bo tu jest sucho. Ciało leży i nie psuje się, tylko się wysusza. Tam w dołu, gdzie jest mokro, miejsca są tańsze. Tam tylko dwie trumny jedna na drugiej mogą leżeć. Miała usposobienie łagodne i czułe. Przy tym była kompetentna, mogła zawsze służyć radą, a nawet pociechą. Była pełna i biała, niczym nie przejmowała się zanedo, na wszystko mając wyrozumienie.

– A tu jest wyżej – mówiła. – Tutaj jedną umarłą jak wykopali, to nic wcale nie była zmieniona. Mąż kazał ją wykopać. Była młoda kobieta i pochowana była w białej sukni. To i tę suknię miała na sobie całkiem białą. Jakby wczoraj ją pochowali. Nie było całkiem zrozumiałe, czemu ją kazał wykopać. Wytłumaczyła to tak: – Wykopalili ją na sprawę, bo zaskarżył doktorów w szpitalu, że jej nie dopilnowali. Ona po urodzeniu pierwszego dziecka wyskoczyła przez okno i zabiła się na miejscu. I nie było nad nią jak się należy opieki. Więc ją wykopali i zawieźli do szpitala na sekcję. A później przywieźli ją z powrotem i pochowali. Ale już nie miała na sobie białej sukni, tylko niebieską. Pochowali ją, ale też nie na długo. Nie minęło trzech miesięcy, jak znowu wyjmowali trumnę.

– Dlaczego?

– Dlatego, że ten mąż jej się powiesił i trzeba go było pochować. Pogłębili i wymurowali grób. I teraz tutaj leżą razem pochowani. Jak właściwie skończyła się sprawa przeciw doktorom, też jasne nie jest. Widocznie jednak nie zaspokoila pretensji młodego małżonka, skoro ucieczki przed swym cierpieniem szukał w śmierci. Później przyszedł czas, gdy na cmentarz spadały pociski. Posągi i medaliony potłuczone leżały wzdłuż alei. Groby z otwartymi wnętrzami ukazały w pękniętych trumnach swoich umarłych. Ale kobieta cmentarna wobec tej sprawy również zachowała wrodzony spokój. – Nic im nie będzie – powiedziała. – Nie umrą przecież drugi raz. Teraz jednak, gdy oto wróciła znowu po wodę, widać, jak jest zmieniona.

– Co pani jest? Czy pani chorowała? Jej okrągła biała twarz poczerniała i schudła, czoło ma pomarszczone, jakby od ciągłego wysiłku, oczy błyszczą jak w gorączce.

– Nie, nic mi nie jest takiego – mówi pochmurnie. – Tylko że ludzie wcale teraz tutaj nie mogą żyć. Nawet jej głos jest niepewny, drżący i przyciszony.

– Mieszkania mamy wszyscy zaraz koło muru, to u nas wszystko słychać co się u tamtych dzieje. Już teraz każdy wie, co to jest. Do ludzi strzelają po ulicach. Palą ich w mieszkaniach. Po nocach krzyki takie i płacz. Nikt nie może ani spać, ani jeść, nikt nie może wytrzymać. Czy to jest przyjemnie tego słuchać? Rozejrzała się, jakby mogły ją słyszeć groby pustego cmentarza.

– To także przecież ludzie, więc ich człowiek żałuje – wyjaśniła. – Ale, proszę pani, dla nas lepiej, jak ich Niemcy wyniszczą. Oni nas nienawidzą gorzej niż Niemców... Zdawała się urażona mymi słowami naiwnej perswazji.

– Jak to, kto mówił? Nikt nie potrzebował mówić. Sama wiem. I każdy pani powie to samo, kto ich zna. Źe niechby tylko Niemcy wojnę przegrały, to Żydzi wezmą i nas wszystkich wymordują... Pani nie wierzy? Nawet same Niemcy to mówią. I radio też mówiło... Wiedziała lepiej, do czegoś jej była potrzebna ta wiara. Poprawiła polewaczkę na kamieniu przy studni i na nowo pompować zaczęła wodę. Gdy skończyła, podniosła głowę, jeszcze nadaśana. Zmarszczyła czoło i niespokojnie zamrugowała oczami.

– Nie można wytrzymać, nie można wytrzymać – powtórzyła. Trzęsącymi rękami zaczęła wycierać sobie twarz z łatwych łez.

– Najgorsze jest to, że dla nich nie ma żadnego ratunku – mówiła cicho, jakby wciąż bojąc się, że kto usłyszy. – Tych, którzy się bronią, oni zabijają na miejscu. A tych, co się nie bronią, wywożą samochodami tak samo na śmierć. Więc co oni mają robić? Podpalają ich w domach i nie dają im wyjść. To matki zawijają dzieci w co tam mają miękkiego, żeby ich mniej bolało, i wyrzucają z okna na bruk! A później wyskakują same... Niektóre skaczą z najmniejszym dzieckiem na rękach... Podeszła bliżej.

– Z jednego miejsca od nas było widać, jak ojciec wyskakiwał z takim mniejszym chłopcem. Namawiał go, ale ten chłopiec się bał. Stał już na oknie i jeszcze się łapał za ramię przed tym ojcem. I czy go ojciec zepchnął, czy jak – tego nie było widać. Ale oba razem, jeden za drugim spadli. Znowu zapłakała i drżącymi rękoma wycierała twarz.

– I nawet jak tego nie widać, to my słyszymy. To słyhać tak, jakby coś miękkiego klapnęło. Wciąż tak wyskakują, wołają wyskoczyć, niż się za życia spalić w ogniu... Nasłuchiwała. W miękkim nawoływaniu się ptaków cmentarnych rozeznawała dalekie odgłosy ciał upadających na kamienie. Dźwignęła polewaczkę i odeszła z nią w stronę żółtych i granatowych bratków na grobach. Niebem nadpływał nowy samolot od strony lotniska i wielkim zakolem zdążył ponad mury getta. Rzeczywistość jest do zniesienia, gdyż jest niecała wiadoma. Dociera do nas w ułamkach zdarzeń, w strzępach relacji. Wiemy o spokojnych pochodach ludzi idących bez sprzeciwu na śmierć. O skokach w płomienie, o skokach w przepaść. Ale jesteśmy po tej stronie muru. Kobieta cmentarna widziała to samo i słyszała. I dla niej jednak rzecz tak przeplotła się z komentarzem, że zatraciła swą rzeczywistość.